

**L'homme du Suaire de Turin.
L'appel d'un "amour plus grand"
(*Meditatio brevis*)**

I- LE THÉOLOGIQUE

(Transplantée sur la montagne du Carmel), les larmes, le sang de Jésus devinrent (ma) rosée et (mon) Soleil fut la Face adorable voilée de pleurs. THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE

C'est lui! C'est sa face (...). Ce qui apparaît le mieux sur cette noble physionomie si terriblement torturée est le sens d'une paix extraordinaire, d'une solennité unie à une douce sérénité et à un calme profond (...). On reste conquis par sa noblesse, sa majesté, son sérieux, sa tristesse. PAUL CLAUDEL

En regardant l'homme du Suaire de Turin, on ne peut qu'éprouver des sentiments de compassion devant les traces de sa douleur. Sentiments variés selon le point de vue de l'observateur. En effet, si l'observation se fait hors de la foi, on peut se demander comment un Dieu peut permettre que son envoyé, son intime, voire même son Fils, dit-on, subisse de tels outrages. Ce Dieu n'est-il pas d'une cruauté inouïe? Plutôt que de protéger son intime, il le livre à une spirale de souffrances quasiment illimitées, il se plaît "à l'écraser par la souffrance" (*Is 53, 10*) Donc, réaction de rejet de ce Dieu qui prend plaisir à la douleur de l'autre, de l'autre qui, de surcroît, lui est le plus proche. Comment croire en un tel Dieu? L'image de l'homme du Suaire de Turin pourrait devenir alors une pièce justificative d'athéisme.

Par contre, si l'observation se fait dans la foi, donc dans la sphère du projet divin d'arracher l'homme à son péché et de l'élever jusqu'au trône de l'Éternel, les choses changent à coup sûr, mais il peut y avoir encore place pour un

questionnement: pourquoi y a-t-il nécessité de si grandes souffrances pour sauver l'homme? Le salut n'aurait-il pas pu se réaliser à moindres frais? En ce cas, la réaction vient d'une compréhension insuffisante de deux données constitutives de "l'homme des douleurs" (cf. *Is* 53, 3): le non-sens ou l'absurdité du péché et la grandeur de l'amour de Dieu.

Dans la brève méditation qui suit, je voudrais d'abord considérer ce qu'est le péché de l'homme. Suivra une réflexion sur l'amour divin. Quand le Père entre en action à la mort de son Fils, il ne peut pas être "moins que Dieu" (Léon le Grand); il agira forcément au-delà de toute mesure humaine. À la lumière de ces réflexions, on pourra et devra enfin affirmer que l'homme du Saint Suaire n'est pas une simple illustration repoussante de la souffrance à la limite négatrice du Dieu qui la permet, mais *le portrait de Quelqu'un qui se donne au sein du refus de Dieu et appelle à entrer dans le projet de l'amour divin qui sauve.*

Le péché est une absurdité. Il est l'opposition de la créature à son Créateur (cf. *Gn* 3, 1ss), rébellion des fils à l'endroit de leur Père (cf. *Lc* 15, 1ss; *Jn* 8, 33s). Comme tel, le péché est destructeur de l'être de celui qui le commet en ce que la personne est "exode", sortie de soi, relation et communion avec l'Autre et les autres. Il est rejet du plus grand, refus de la transcendance, déni du vertical au profit de l'horizontal, fixation sur le moi, sur ses caprices, ses convoitises, exploitation des autres à son avantage. En un mot, il est monologue, exclusion de l'Autre et des autres, allant souvent jusqu'à déclarer l'Autre inexistant.

Cette absurdité du péché a des suites concrètes à tous les niveaux, au niveau individuel, familial, social et mondial. Il serait trop long d'illustrer cela dans les détails. Pour aller au plus court, restons au niveau mondial. Pensons, par exemple, à certains lobby d'aujourd'hui qui revendiquent le "droit" d'enlever le droit d'exister à certaines personnes à peine conçues ou porteuses de maladies incurables. Pensons encore à l'acharnement mis à s'enrichir aux dépens des autres laissés sans le minimum nécessaire pour mener une vie humaine digne de ce nom. Pensons encore à l'amour du pouvoir prêt à évincer et à écraser les personnes, à détruire leurs habitats et leurs cultures souvent séculaires, pour étendre son influence et se créer des empires. Bien d'autres attitudes pourraient être évoquées pour illustrer les conséquences aberrantes du mal et du péché au niveau ici en cause. Elles ont toutes comme dénominateur commun l'homme *qui, séduit par le Malin, se substitue à Dieu comme mesure du bien et du mal.*

Ces quelques observations d'ordre théologique, anthropologique et culturel ne sont que l'écho de ce que l'Écriture dit du péché des origines et de ses suites néfastes se déployant dans l'histoire des peuples et surtout en celle d'Israël, Peuple choisi par Dieu pour affirmer sa présence dans le monde et préparer l'avènement du Messie promis pour rétablir l'Alliance avec lui rompue par le péché des premiers parents (cf. *Gn* 3, 15).

Dans ce contexte, je voudrais insister sur une donnée qui s'avèrera de première importance dans la suite de cette méditation. Selon l'opinion commune des exégètes, le péché détruit l'homme en lui-même et perturbe son histoire d'amour avec Dieu, *mais il ne touche pas Dieu en son être*. Plus précisément, s'il offense Dieu et le vise en son dessein d'alliance – Dieu n'est pas insensible comme les divinités grecques par exemple –, *il ne l'atteint pas en lui-même* (cf. *Jr* 7, 19; *Jb* 35, 6). Dans l'Ancien Testament, Dieu souffre à coup sûr de se voir abandonné au profit d'idoles qui ne parlent pas, ne voient pas, n'entendent pas, ne sentent pas, ne marchent pas (cf. *Ps* 113, 5-7) – on pense à sa jalousie (cf. *Ex* 20, 5; 34, 14; *Dt* 4, 24 –), mais il ne se sent pas lésé en lui-même. Il est sensible à l'ingratitude, à l'infidélité, à la révolte; il est vulnérable donc, mais en son rapport d'amour avec Israël, *non en son être transcendant*. Et cela m'amène à réfléchir sur l'homme du Saint Suaire.

Quand le Père agit à la mort de son Fils, il ne peut pas être “moins que lui-même”, ai-je dit plus haut avec Léon le Grand. Que signifie cela dans le contexte de ces considérations théologiques sur la figure du Saint Suaire? Cela signifie que Dieu y intervient *massivement, fortement, radicalement*. Qu'est-ce à dire?

Le Corps blessé de Jésus est l'expression incarnée de sa solidarité avec le péché du monde (cf. *Is* 53, 12; *He* 2, 17). Contrairement aux perspectives de l'Ancien Testament où le péché de l'homme ne montait pas jusqu'à l'Être de Dieu, dans le Nouveau Testament le péché *marque l'âme et la chair du Fils*. La *Lettre aux Hébreux* va jusqu'à dire que les pécheurs “crucifient pour leur compte le Fils de Dieu et le bafouent publiquement” (6, 6). Pourquoi cette atteinte à l'identité de Jésus?

Au sommet de l'Alliance qu'est Jésus en personne (Malachie le surnomme prophétiquement le “Messager de l'Alliance” 1,2), le péché se fait *envahissant, incisif et mordant*. Jésus accueille *en lui-même* le péché du monde. Il

expérimente *intérieurement* le refus de Dieu par l'humanité et l'éloignement de celle-ci d'avec le Père. Il expérimente *corporellement* les blessures de la croix et ce qui les accompagne: sa tête est couronnée d'épines, sa chair est déchirée par les fouets de la flagellation, ses pieds et ses mains sont transpercés par les clous, son coeur est ouvert par la lance, toutes blessures qui le conduisant inexorablement à la mort (cf. *Mc* 8, 31; 9, 31 et parall.). C'est l'"homme" du Suaire de Turin. Mais en présence d'une telle icône de la douleur, une question se pose: pourquoi Dieu *in Christo* se laisse-t-il ainsi frapper par la faute des hommes?

Le motif est certainement l'*agapè*. À la lecture de l'Écriture en effet, on dirait que la misère de l'homme suscite en Dieu sa miséricorde. Cela est déjà évident dans la promesse d'un Rédempteur (cf. *Gn* 3, 15) qui suit la chute d'Adam et Ève. Cette évidence s'accroît chez les prophètes avec des textes impressionnants et percutants comme ceux du prophète Osée (cf. 2, 16s) et de tant d'autres. Elle se poursuit jusqu'aux portes et à la fin du Nouveau Testament avec, tour à tour, le message du Baptiste sur la présence dans le monde de l'"agneau de Dieu" (cf. *Jn* 1, 29. 36) et la théologie du Christ Grand-Prêtre de l'*Épître aux Hébreux* (8-10). Avec l'irruption du Testament nouveau, nous obtenons donc *un plus* en amour divin parce que Dieu en son Fils s'y laisse massivement, entendons "intérieurement" et "corporellement" atteindre par le péché. C'est l'icône du Crucifié dont je viens de parler.

Cela dit, on pourrait s'interroger sur le sens de cet amour puisqu'en Dieu rien n'est futile. Et la réponse? L'on connaît cette théorie de la rédemption qui pensait que Dieu aurait pu sauver les hommes, sans subir sa passion, par un décret d'effacement de la faute venant de sa toute-puissance. Cette théorie n'est pas digne d'un Dieu qui "est amour" (cf. *IJn* 3, 16). Et alors? Il faut plutôt penser, comme déjà dit, que Dieu nous manifeste son amour en se laissant blesser en son Fils par le péché. Assurément! Mais plus encore: *en gravant son amour dans la chair de son Fils, il tue en même temps le péché parce que cette chair est une chair en état d'adhésion au Père*. À Gethsémani, après sa lutte titanique contre le péché: "Abba (Père!) tout t'est possible: éloigne de moi cette coupe" (*Mc* 14, 36), le Fils consent à faire la volonté de son "Abba": "Cependant pas ce que je veux, mais ce que tu veux" (*Mc* 14, 36). Sur le Golgotha, Jésus s'écrie: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?" (*Mc* 15, 34). Et avant de mourir. "Père, je remets mon esprit entre tes mains" (*Lc*

23, 47)¹. Le sens de l'amour divin manifesté dans l'homme "connu de la souffrance" (cf. *Is* 53, 3) du Suaire de Turin est donc d'anéantir la rébellion de l'homme *par la force filiale* et, cela, non seulement moralement, mais encore "*charnellement*", *in corpore*.

C'est ainsi que la Croix de chair et d'os qu'est l'homme du Saint Suaire devient par-delà les apparences une Croix *glorieuse*. Cela apparaîtra en pleine lumière le jour de Pâques lorsque Jésus, se manifestant à ses disciples, s'identifiera devant eux en montrant ses plaies (cf. *Lc* 24, 39-40; *Jn* 20, 19-23). C'est dire que *ces stigmates font désormais partie intégrante du salut du monde* (cf. *Ap* 5, 6). Le "proto-évangile" de *Gn* 3, 15 l'avait déjà prévu. En s'adressant au Serpent séducteur, Dieu dit: "Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et *tu l'attendras au talon*". Le péché n'est pas banal et évanescent; il est une réalité consistante et dramatique au point de s'en prendre à Dieu lui-même, mais en même temps réalité vaincue par son audace, par son arrogance infernale, comme Satan fut défait en venant à Jésus pour être adoré par lui (cf. *Mt* 4, 9; *Lc* 4, 7-8)! En s'approchant trop près du "Je suis" du "buisson ardent" qu'est la Croix (cf. *Jn* 8, 24; *Ex* 3, 14)², le péché fut brûlé, consumé, détruit, anéanti par la flamme divinement inextinguible de ce buisson et transfiguré par elle: *d'un "non" qu'il était, il est devenu un "oui"*. C'est donc bien par les plaies gravées à jamais dans le corps du Fils (cf. *Ap* 5, 6) que nous sommes guéris (cf. *Is* 53, 5; *1P* 2, 24). La Sagesse de Dieu a ainsi vaincu le Malin et nous en sommes libérés.

Dans l'introduction de cette méditation, j'ai affirmé que l'homme du Suaire de Turin pouvait devenir "une pièce justificative d'athéisme" en présence d'un Dieu qui livre son intime aux souffrances extrêmes de la croix. Je me suis aussi demandé si notre rédemption n'aurait pas pu être accomplie par des moyens moins violents. Les réflexions qui précèdent ont cherché à répondre à ces questions. On pourrait maintenant les résumer de cette façon:

¹ Pour une explication théologique de ces textes, voir R. TREMBLAY, *Le Christ "fait péché pour nous"* (2Co 5, 21). *À la lumière de l'agonie et de la mort de Jésus d'après le "Jésus de Nazareth" de Joseph Ratzinger/Benoît XVI*, dans *StMor* 52(2014)1, 5-19.

² Cf. *Il Figlio vincitore del mondo*, in R. TREMBLAY, *Chiamati alla comunione del Figlio. Aspetti teologici e etici della vita filiale* (Vivae Voce 36), Lateran University Press, Città del Vaticano, 2016, 33-49.

À bien y penser, Dieu, en son Fils fait chair, ne pouvait pas concevoir l'accomplissement de notre rédemption autrement qu'il ne le fit. En effet, par "l'amour qu'il est", il ne pouvait pas considérer notre péché comme insignifiant, sachant sa consistance de refus, de rupture des rapports avec lui. Par "l'amour qu'il est", il ne pouvait qu'assumer lui-même notre misère sachant que notre maladie nous avait terrassés (cf. *Mt* 26, 39), détruits intérieurement, rendus incapables de nous relever par nous-mêmes. Par "l'amour qu'il est", il n'a pas dédaigné de prendre sur lui notre rébellion et notre condamnation à une mort éternelle (cf. *He* 2, 15), la honte de notre malédiction (cf. *Ga* 3, 13), sachant qu'en l'assumant en sa chair *il la changerait en gloire*, entendons *en adhésion filiale*. Voilà l'"amour plus grand"³ que suggère l'homme du Suaire de Turin et qui appelle⁴.



³ Titre donné à l'exposition du Saint Suaire de 2015.

⁴ Pour approfondir ces réflexions, voir: R. TREMBLAY, *L'élévation du Fils axe de la vie morale*, Fides, Montréal, 2001, 49-97. 121-140; ID., «*Mais moi je vous dis...*». *L'agir excellent spécifique, de la morale chrétienne*, Fides, Montréal, 45-63.

II- LA CONTEMPLATION

Élevons-nous en Christ afin que, sur la terre, le serpent ne puisse plus nous atteindre au talon pour nous blesser.
AMBROISE DE MILAN

Pour nous laisser ton portrait, Seigneur, tu as déjoué toutes les lois de la nature d’hier, d’aujourd’hui et, semble-t-il, de demain: une reproduction de ton Corps crucifié en “négatif” imprimé sur un tissu de lin du premier siècle de notre ère! Seul un amour grand et puissant comme le tien pouvait user d’un tel stratagème. Laisser son portrait à la personne aimée, c’est normal. Mais le laisser de cette manière à l’adresse de l’humanité de tous les temps, c’est un amour inédit qui le restera probablement jusqu’à la fin de ce monde. Après des décennies de recherches scientifiques avec les moyens les plus sophistiqués d’hier et d’aujourd’hui, on n’est arrivé jusqu’à présent à aucune explication vraiment crédible du phénomène. Le seul positif de cette recherche, c’est de découvrir des aspects nouveaux de l’“énigme” qui remettent souvent en cause les solutions déjà acquises à propos de l’existence d’une telle icône.

Ta Face, Seigneur, elle est la plus belle de toutes les faces. Tu nous en as donné la reproduction une fois mort pour qu’on ne la regarde pas sous les aspects changeants de la vie et qu’on ne risque pas d’en modifier l’éclat par une perception trop partielle.

Tu nous l’as donnée une fois mort pour que rien de sa splendeur ne lui soit retranchée: la beauté de l’amour infini marqué par ces masses de sang répandu qui inondent ta Face et en soulignent, par accumulation, les traits divins et la sérénité au sein de tes souffrances indicibles.

Tu nous l’as donnée une fois mort pour que les coulées de sang de ta couronne royale (tu l’as dit à Pilate: “je suis roi” cf. *Jn* 18, 37) qui se mêlent à tes cheveux et maculent ton front sacré ne soient pas effacées par la sueur, les larmes, la vénération intempestive.

Tu nous l’as donnée une fois mort pour laisser voir l’audace du péché et de son auteur qui brise tout, même les traits du “plus beau des enfants des hommes” (cf. *Ps* 44, 1): un nez cassé par les chutes répétées de ta montée au Calvaire, des

joues tuméfiées par la violence déchaînée des bourreaux, une bouche et des yeux que l'on a fermés pour prévenir le *rigor mortis*.

Le prophète Isaïe écrit:

²Comme un chirurgien il a grandi devant nous, comme une racine en terre aride. Sans beauté et éclat (nous l'avons vu) et sans aimable apparence, ³objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleur et connu de la souffrance, comme ceux devant qui on se voile la face, il était méprisé et déconsidéré (*Is* 53, 2-3).

L'homme que le prophète décrit comme étant "sans aimable apparence", je le considère ici *comme étant la beauté suprême*. Y-a-t-il en cela contradiction? Non! Car s'il est vrai qu'un crucifié chargé des péchés du monde était vu de tout juif comme ce qu'il y avait de plus répugnant en ce monde (cf. *Ga* 3, 13; *ICo* 1, 24), le crucifié ici en cause n'était pas que cela. Il était aussi porteur d'une mission *divine* qui justifie les "multitudes" (cf. *Is* 53, 11; *Mc* 14, 24 et //) en leur redonnant leur beauté originelle d'enfants de Dieu (cf. *Jn* 11, 51-52). Or, pour être source de cette beauté, il faut être la Beauté en soi, le Fils de Dieu en personne.

ooo

C'est ainsi que le Crucifié du Golgotha, loin de repousser, *attire comme un antidote de la mort et un accès à la Vie divine*. "Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi et vous apprendrez que Je Suis" (*Jn* 8, 27; cf. 12, 32) avait dit Jésus de son vivant sur la terre. C'est que, sous les ténèbres épaisses de la croix et du tombeau, couvait un feu inextinguible. Sans effacer les marques de son sacrifice *pro nobis*, l'"homme des douleurs" se métamorphosait ainsi en un foyer brûlant (cf. *He* 12, 29) d'une Beauté et d'une Béatitude illimitées, celles du "Je Suis" de l'Oreb (cf. *Ex* 10, 2), celles de Dieu lui-même.

Rome, le 7 avril 2017 jour anniversaire de la mort de Jésus qui s'est produite, d'après les calculs astronomiques, le 7 avril de l'année 30 de notre ère.

Réal Tremblay C.Ss.R.